

“Pâques est vraiment la lumière de ma vie”

■ L’amiral français Loïc Finaz revient sur son parcours militaire, les dilemmes éthiques qu’il pose et la place que la poésie, la mer, la foi et Pâques – célébrée ce dimanche – tiennent dans sa vie.

Entretien Bosco d’Otreppe

Il pleuvait encore il y a cinq minutes sur le Champ-de-Mars. Ce jour-là, à Paris, Loïc Finaz enterre un frère d’armes et re-lit sa propre vie – “*son écume, la lumière et l’éclat du jour, la nuit et ses ombres, la lune et le vent*”. Il en sortit un ouvrage – *Ligne de foi* – publié à l’automne aux Éditions des Équateurs.

Des horizons, Loïc Finaz en aura vu. Amiral, il a servi sur de nombreux bâtiments de combat et transformé les structures militaires qu’il a dirigées, dont la prestigieuse École de guerre qui forme des officiers supérieurs. Aujourd’hui retraité de l’armée, il re-lit ce que la foi, l’art et la mer ont fait de lui.

Comment peut-on concilier une foi chrétienne et un métier de militaire? Comment avez-vous fait?

À 20 ans, lorsque je me suis engagé dans la Marine, j’ai choisi ce métier pour être marin, et je n’avais que peu de réflexion sur ce qu’était la guerre. Aujourd’hui, quand je repense à ma carrière et que je réfléchis à cette question, ce sont les mots du Nouveau Testament, ceux de l’épître aux Romains, qui reviennent à mon esprit. Saint-Paul y rappelle que “là où le péché s’est multiplié, la grâce a surabondé”. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, je pense que la fonction des militaires, dans le lieu de péché qu’est la guerre, est de devenir, à leur manière, des serviteurs du retour de la grâce.

Mais vous pouvez être conduit à porter la mort...

Oui, dans des conditions très définies. La spécificité militaire – qui consiste à pouvoir porter la mort au nom de sa nation – répond à une double nécessité. La première est qu’il est parfois nécessaire de se battre pour protéger les siens. Et pour ce faire, un État forme une minorité de ses citoyens – les militaires – à qui il confie cette responsabilité. Ces militaires, en plus de protéger les autres, les libèrent alors de ce poids et de cette charge exorbitante qui est celle de devoir donner la mort; c’est la deuxième nécessité à laquelle ils répondent. Il est donc bon que certains soient prêts à l’endosser pour que les autres, tout en étant

protégés, en soient libérés.

Bien entendu, tout ce que je dis n’est valable que dans le cadre d’une démocratie, et je conçois que cette réponse soit paradoxale. Je sais aussi qu’elle n’est pas sans risque – c’est une ligne de crête – mais c’est ma réponse de citoyen soldat et de soldat chrétien.

Y a-t-il eu des moments où votre foi a été mise en tension avec le rôle que vous deviez porter?

J’ai eu la chance d’être préservé de dilemmes moraux dans l’exercice de ma responsabilité. J’ai constamment pensé que le double service que l’on me demandait, celui de répondre à une mission confiée par un pouvoir démocratique, et de diriger des hommes et des femmes, justifiait et donnait un sens à tout ce que je faisais. D’autant qu’être un chef, c’est d’abord être au service, et aimer ceux qu’on vous a confiés. Ne pas avoir compris cela, c’est ne pas être un chef.

Vous naviguiez sur des sous-marins nucléaires, vous serviez la dissuasion nucléaire française. Cela ne posait-il pas d’enjeux éthiques?

La dissuasion nucléaire française est une dissuasion du faible au fort. C’est une posture qui dit: “Ne nous attaquez pas, parce que si vous nous attaquez, cela vous coûtera beaucoup plus cher que les gains potentiels que vous pourriez en tirer.” Quelles que soient la folie et l’horreur potentielle du feu nucléaire, je considère que la posture de la France n’est pas immorale. Je n’ai pas dit que c’était une posture facile, je n’ai pas dit qu’elle ne posait pas de problèmes d’éthique, mais j’ai toujours considéré que cette posture tenait la route, y compris pour un chrétien. On ne peut pas se défendre par tous les moyens, mais même des moyens aussi extrêmes que celui-là, lorsqu’ils sont conçus dans le cadre démocratique et portés par des hommes qui sont au service de la paix, ne sont pas immoraux. Vous savez, dans la vie il faut faire des choix, il n’y a que les intellos “germanopratin” qui croient que l’on trouve toujours la meilleure solu-

tion. À l’heure de devoir décider, lorsqu’il faut avancer et s’engager, on essaye la plupart du temps de choisir la moins mauvaise solution; la dissuasion nucléaire française en fait partie.

Beaucoup de nos gouvernants européens pleurent le monde tel qu’ils aimeraient qu’il soit, et se refusent à regarder le monde tel qu’il est, regrettez-vous. Que cela veut-il dire? Qu’on ne peut regretter un idéal ni se battre pour lui? Qu’il faut se contenter du réel sans rien espérer davantage? Comment ne pas tomber dans le cynisme avec un tel raisonnement?

Non, je veux simplement dire que refuser de voir le monde tel qu’il est ne relève pas seulement de l’erreur mais constitue pour un dirigeant une lourde faute. Comment voulez-vous agir en bien pour ce monde, vous battre pour vos idéaux, si vous bâtissez votre action sur un constat qui nierait la réalité de ce monde? On doit partir du réel pour discerner

les choix à prendre. Il peut être alors difficile d’échapper au pessimisme. Mais à ce pessimisme de la raison doit répondre un optimisme de l’action, on doit lui répondre par un regard et des gestes d’espérance. C’est ce à quoi nous appelle le christianisme. Je ne parle pas d’espoir, mais bien d’espérance.

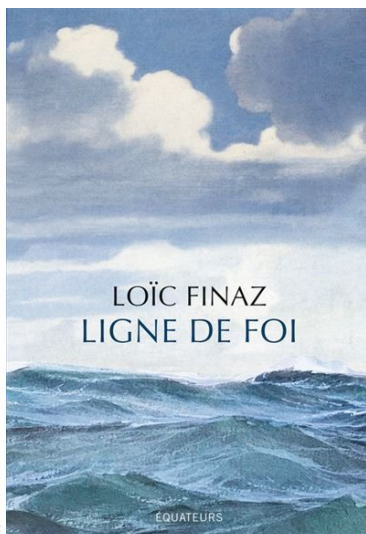
Quelle est la différence?

L’espérance est une croyance; l’espoir, c’est rester assis en se disant que tout va finir par s’arranger. L’espérance est au contraire un principe actif. Elle nous engage à nous lever pour faire bouger les lignes. L’espérance nous rappelle aussi que nous ne sommes pas les seuls à agir. C’est ma théorie des clairières. Si le monde ne s’écroule pas, c’est parce qu’il y a des hommes et des femmes de bonne volonté qui, partout, dans leur sphère d’influence, s’engagent, portent des actions bénéfiques pour le monde et leur prochain et sont des serviteurs de la grâce.

Je reviens sur le fait que, pour avancer et s’engager, il faut souvent discerner la moins mauvaise solution, et ne pas



Loïc Finaz
Amiral, auteur



“Ligne de foi”, Loïc Finaz (Équateurs).